



Claude R. Jaeck
 Délégué Général du Souvenir
 Français pour la Chine.
 claude.jaeck@gmail.com

SOMMAIRE:

- **L'épopée de la Fronde**
- **L'implantation consulaire française en Chine du sud ouest.**
- **Mémoire de lecture :**
 "Un banquier Français au Yunnan"
- **Les écrivains de l'Indochine :**
 l'épopée indochinoise de Pierre Boule
- **Le pont de Luding**
- **Chronique historique de la présence française en Chine:**
 Le Corps expéditionnaire de Chine - la genèse
- **Monseigneur Forcade, sacré évêque à Hong Kong**

ELOGE DU SOUVENIR

Bulletin No : 27
 Février 2009

C'est à l'occasion des journées du Souvenir que revient à la mémoire un passé que l'on serait souvent enclin à oublier.

Un pays a une histoire, une âme, un visage à nul autre pareil. L'idée de Nation a un sens et une raison d'être. Pas question pour autant de figer un peuple dans la piété archéologique de son passé. A une tradition momifiée dans les formules ou raidie dans les systèmes, la France a toujours préféré une tradition vivante, transmise par le moyen de la coutume qui synthétise les lents et constants apports du temps. En France, nous rêvons de cité universelle, de droits de l'homme et de l'égalité des citoyens et n'avons jamais reculé à défendre la cité menacée.

Mais nous savons aussi à quels excès ont mené le concept de Nation lorsqu'il fut développé jusqu'à son extrême, aussi bien en France que dans d'autres pays d'Europe. Dégoutés par ces excès, nombreux sont les citoyens qui se jettent alors dans le rejet même de l'Histoire.

Alors que se forment de gigantesques regroupements ainsi qu'un mouvement de globalisation devant lequel le destin des frontières anciennes ressemble à celui des jardins enfantins, le doute se saisit des hommes : l'Histoire de nos aînés serait-elle condamnée ? Toutes ces vies auraient-elles été sacrifiées au service « d'une certaine idée de la France » pour rien ? Non, car la notion de Souvenir n'est pas une sclérose de l'être dans la piété des temps révolus. Elle n'a en elle-même aucun caractère d'immobilisme ; elle ne commande pas à l'homme le ressassement sentimental et vain de thèmes désuets.

Le Souvenir murmure seulement à l'oreille de ceux, debout face aux lieux de Mémoire qu'ils honorent : « frères connus ou inconnus, français ou étrangers, vous qui êtes morts pour la France, nous avons entretenu votre dernière demeure et le monument sur lequel vos noms sont gravés. Mais surtout, nous nous sommes efforcés de transmettre les valeurs que vous nous avez laissées en héritage, c'est-à-dire le don de soi pour défendre les Droits de l'Homme et du Citoyen ainsi que la volonté de servir en toutes circonstances les valeurs de la République marquées dans sa devise nationale : Liberté, Egalité, Fraternité. » Tous les jours, nous apportons notre part, car nous sommes des continuateurs.

Or ce qui nous menace aujourd'hui n'est que le désamour de nous-mêmes et de notre Histoire. Ceux qui ne s'aiment pas ne savent pas aimer les autres. Rien ne se bâtit dans la désillusion et la désespérance. A nos aînés que la mort a recouverts de son suaire, les arrachant à la vie dont certains se sont consciemment privés pour permettre à la notre de perdurer, demandons qu'ils nous rendent l'amour de la France ! C'est pourquoi je pense que le concept de Souvenir donne à l'homme sa place, en appuyant son humble action à celle de milliers qui nous ont précédé. Les commémorations et cérémonies du Souvenir contribuent à structurer la mémoire collective des sociétés autour de valeurs partagées

telles que la probité, le respect de la personne humaine, la fraternité et le désir de vivre ensemble. Les événements mémoriels existent pour nous rappeler les grandes pages de notre histoire car « seule la connaissance de son histoire permet à un peuple de savoir se protéger et de ne jamais recommencer les mêmes erreurs » comme le disait le Général de Gaulle.

Et puis, au seuil de cette année 2009 en particulier, n'oublions pas la sagesse de ce proverbe africain : « si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens ». Ce mois-ci nous poursuivons notre « quête mémorielle » de l'Histoire des Français de Chine avec notamment le dernier volet de la saga de « La Fronde » que partage avec nous depuis quelques mois déjà, Mr. Christian Ramage, Consul de France à Hong Kong. Les Mémoires de Lecture nous apportent ce mois-ci l'étonnant récit d'un banquier français au Yunnan dans les années 30. Et puis la chronique historique de la présence française en Chine nous emmène en 1859 et nous relate la genèse du Corps Expéditionnaire de Chine. Nous jeterons un regard centenaire sur la célèbre photographie du 'Pont de Luding' dans le Sichuan.

Un évêque français sacré à Hong Kong, l'histoire de l'implantation consulaire française dans la Chine du Sud-ouest, et la rubrique 'Les écrivains d'Indochine' compléteront ce numéro.

Bonne lecture !

Claude R. Jaeck

L'épopée de la « Fronde »

Personnage singulier de l'histoire de la France à Hong Kong, le contre-torpilleur « Fronde » est un cas unique dans les annales de la Marine Nationale. Il a coulé à Hong Kong en 1906, y a été renfloué et réparé, puis a participé à un des premiers combats navals de 1914.

Le contre-torpilleur «Fronde» fait partie d'une série de vingt bâtiments de 300 tonnes, dits de type « Arquebuse », premier de cette série mise en service au début du XX^e siècle. La construction de ces navires légers découle des théories de la « Jeune Ecole », école de pensée stratégique navale lancée par l'amiral Aube, ministre de la Marine à la fin des années 1880. A cette époque, l'introduction de la torpille dans la panoplie des armes navales fait naître de grands espoirs chez certains officiers de marine français. Ils espèrent en effet que cette nouvelle arme, supposée imparable, va permettre de contrer la

suprématie des autres marines équipées de puissants cuirassés, en particulier la Royal Navy. Le grand rival sur mer, sur fond d'expansion coloniale, demeure encore pour quelques années la flotte britannique, avant que l'amélioration des relations entre la France et l'Angleterre ne débouche en 1904 sur l'Entente cordiale. Les partisans de la « Jeune Ecole », marins mais aussi hommes politiques et nombreux journalistes qui se passionnent alors pour la stratégie navale, pensent qu'une nuée de petits bâtiments armés de torpilles doit être capable de saturer les défenses des grands navires de ligne et de les

mettre hors de combat. Derrière cette théorie, il y a l'idée que la France pourra réaliser des économies, un grand nombre de petits torpilleurs ou contre-torpilleurs revenant moins cher qu'une flotte plus réduite de grands cuirassés. Il s'agit en effet de pouvoir consacrer le plus d'argent possible au réarmement terrestre face à l'Allemagne. La priorité donnée aux petites unités de surface au détriment des grands bâtiments répond ainsi à l'axe stratégique de la France. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle voient donc la mise en chantier de centaines de bâtiments de faible tonnage, de 100 à quelques centaines de tonnes.

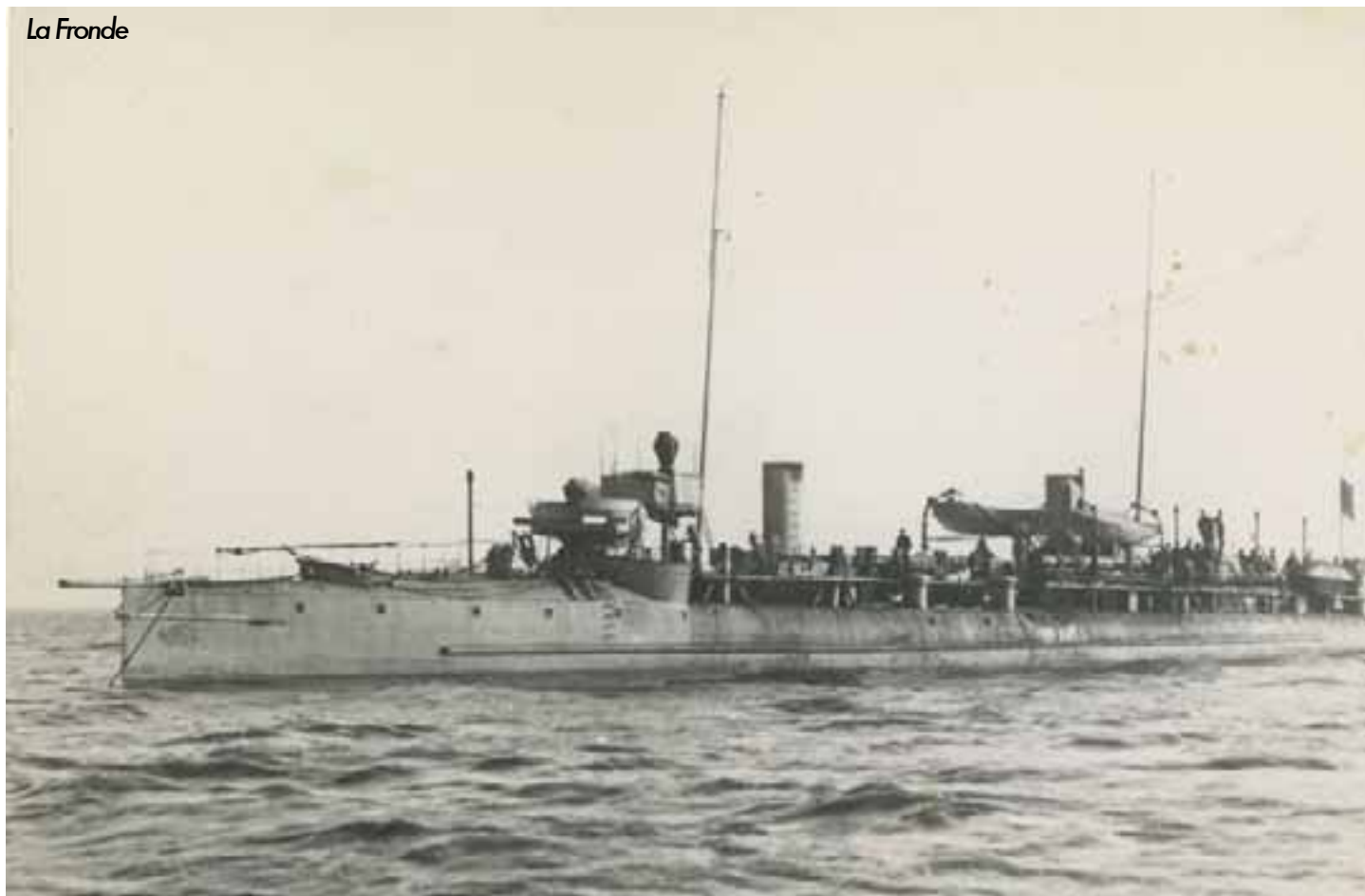
A la veille de la Première Guerre mondiale, la marine française aligne ainsi 272 torpilleurs et contre-torpilleurs relevant de cette théorie de la « Jeune Ecole ». La « Fronde » en fait partie.

Les contre-torpilleurs de la série « Arquebuse » jaugeant environ 300 tonnes, pour une longueur de 58,3 mètres.

Ils sont équipés d'un moteur de 2300 CV qui leur assure une vitesse élevée de 30 nœuds, atout principal de ces navires dont l'armement est constitué surtout de torpilles.

Malgré leur petite taille, ces bâtiments sont appréciés pour leurs qualités nautiques. >>>

La Fronde



>>> L'amiral Hallier, qui en 1906 commandait comme lieutenant de vaisseau le « Sabre », navire de cette série, écrit : « Ce petit torpilleur de 350 tonnes a fait preuve, à cette occasion (l'amiral évoque le typhon à Hong Kong), de qualités nautiques merveilleuses. Après ce typhon, j'aurais affronté, sans la moindre appréhension, n'importe quel temps dans n'importe quelle mer : car je ne crois pas qu'un bâtiment de cette taille puisse être jamais soumis à une épreuve plus dure que celle-ci ».

La « Fronde », lancée en 1902 aux « Chantiers et Ateliers de la Gironde » à Bordeaux, est admise au service actif en 1903. Le contre-torpilleur appartient d'abord à l'escadre de la Méditerranée, basée à Toulon. Puis, le 9 mars 1904, la « Fronde » et ses navires-jumeaux « Javeline », « Mousquet » et « Pistolet » appareillent d'Alger, en compagnie du croiseur « d'Assas », pour rejoindre la Division Navale d'Extrême-Orient (DNEO). La flottille atteint Saïgon le 23 avril. « La Fronde » et le « Pistolet » poursuivent jusqu'à Hong Kong, où ils mouillent dans le port de Victoria le 1er juin. C'est la première escale à Hong Kong du contre-torpilleur « Fronde », qui lève l'ancre le 8 juillet, atteint Shanghai le 11 juillet, pour ensuite y entrer en carénage le 2 août. De 1904 à 1906, la « Fronde » navigue entre Shanghai, Fort Bayard, Canton, Macao, Haiphong et Saïgon. Le navire revient aussi plusieurs fois à Hong Kong, entre autres en octobre 1904 et avril 1906. Enfin, le 15 septembre 1906, la « Fronde » fait une dernière fois escale à Hong Kong avec quatre autres contre-torpilleurs de la DNEO, « Javeline », chef de flottille, « Francisque », « Rapière » et « Sabre ».

La flottille arrive de Shanghai et a affronté une queue de typhon le 13 septembre. Elle subit le 18 septembre à Hong Kong un violent

typhon dont nous avons déjà conté l'histoire. La « Fronde » est gravement endommagée et cinq de ses membres d'équipage périssent ce jour-là (l'escadre anglaise fait remettre à l'amiral Boisse, commandant la DNEO, un chèque de 25 livres sterling pour les familles des disparus de la Fronde). L'épave demeure 75 jours sous l'eau mais la DNEO décide de la renflouer et de la réparer. L'opération est facilitée, justement, par la faible taille de cette classe de contre-torpilleurs. L'arsenal de Saïgon désigne l'ingénieur de 2ème classe Boysson pour superviser l'opération auprès de la compagnie de

du deltat Mékong au lac Tonlé Sap, au Cambodge, patrouillant le long des côtes, ravitaillant des garnisons ou assurant des travaux d'hydrographie. La Première guerre mondiale fournit à la « Fronde » une dernière occasion d'être citée. Le navire, qui est alors intégré à la flottille des contre-torpilleurs de Saïgon, participe en effet à un des premiers combats navals de la guerre. Le croiseur allemand « Emden », de l'escadre allemande de Chine, navigue en corsaire depuis le début des hostilités. Il a déjà coulé 22 bateaux de commerce alliés quand il affronte le 28 octobre 1914, à l'entrée

intervenir. Mais, malgré ses torpilles qui étaient supposées lui assurer la suprématie sur des navires plus lourds, il est vite détruit par les canons de l'« Emden », qui recueille 46 survivants. 43 membres de l'équipage, dont le commandant, sont morts au combat. L'équipage de la « Fronde » assiste, impuissant, à la destruction des deux navires. Un officier du bord écrit : « Et chez tous c'était la même rage de ne rien pouvoir faire. Le sentiment unanime c'était que d'aller par le fond, ce n'était rien, mais y aller sans même avoir pu tirer un coup de canon, sans se défendre, subir sans résistance cette boucherie dont nous venions d'avoir le spectacle pour nos pauvres amis russes, cela paraissait par trop dur ». En mars 1915, le contre-torpilleur « Fronde » revient en Méditerranée et y patrouille jusqu'à la fin de la guerre. Le navire est désarmé le 30 octobre 1919 et sa coque est vendue à Toulon le 6 mai 1920. Cette fois-ci, la « Fronde » achève définitivement sa carrière maritime qui, déjà, avait failli se terminer le 18 septembre 1906, au fond du port de Hong Kong... ■

La Fronde à la compagnie des travaux maritimes "protector" à Hong Kong



travaux maritimes de Hong Kong, « Protector ». L'épave est relevée le 1er décembre et entre au bassin de radoub de Hung Hom, à Kowloon. Le contre-torpilleur reçoit une nouvelle partie de coque avant, les réparations consistant surtout à assurer sa navigabilité. Le bateau sort du bassin le 14 mars 1907 et quitte Hong Kong le 20 mars, remorqué par le croiseur « Alger » pour rejoindre le 24 mars l'arsenal de Saïgon. Il y complète pendant plusieurs mois son équipement et son armement.

Par la suite, de 1907 à 1914, la « Fronde » croise dans les eaux d'Indochine,

du port de Penang, dans le détroit de Malacca, le croiseur russe « Yemtchoug », l'avis français « d'Iberville » et les contre-torpilleurs « Mousquet », « Pistolet » et « Fronde ». Ce dernier est à quai, machine démontée. L'« Emden », dans la tradition des navires corsaires, a maquillé sa silhouette en gréant une 4ème fausse cheminée sur son pont pour ressembler à un croiseur anglais. Il se rapproche ainsi du navire russe qui, surpris, est pris sous les canons allemands, se brise en deux et coule.

Parmi les navires français, seul le « Mousquet », de retour de patrouille, peut



Christian Ramage

Membre du Souvenir Français
Consul Général Adjoint,
Consulat Général de France
à Hong Kong

Sources : archives du Service historique de la Défense/Marine : journaux de navigation et correspondance des commandants, Toulon et Vincennes «La Revue Maritime», septembre 1951 - <http://pages14-18.mesdiscussions.net/> - Paul Chack, Claude Farrère, « Combats et batailles sur mer », Flammarion, 1928. Crédit photos : Service historique de la défense/Marine/Vincennes - HKMM.

L'implantation consulaire française en Chine du Sud-Ouest

Le traité de Huangpu (Whampoa), signé le 24 octobre 1844 entre la France et la Chine, est la base de la création des premiers établissements diplomatiques et consulaires en Chine : dès 1843, Théodore de Lagrenée, chargé par Guizot d'établir des relations avec la Chine, a installé sa délégation diplomatique (ambassade) à Macao. Elle y sera maintenue jusqu'à son transfert à Shanghai en 1860 puis à Pékin en 1862.

Parallèlement, des consulats s'installent à Canton dès 1840, à Xiamen en 1846, à Hankou et Tianjin en 1863, à Ningbo en 1864, à Fuzhou en 1868. Une vague d'établissements consulaires est créée en Chine du sud après la conquête du Tonkin: Beihai en 1887, Longzhou et Mengzi en 1889, Donxing, Hekou, Simao et Chongqing en 1896, Haikou en 1897, Shantou et Chengdu en 1906, Nanning en 1908, Kunming en 1920, le dernier a être officiellement créé (mais un consul honoraire, Auguste François, y séjourne dès 1900...).

La création en 1896 du

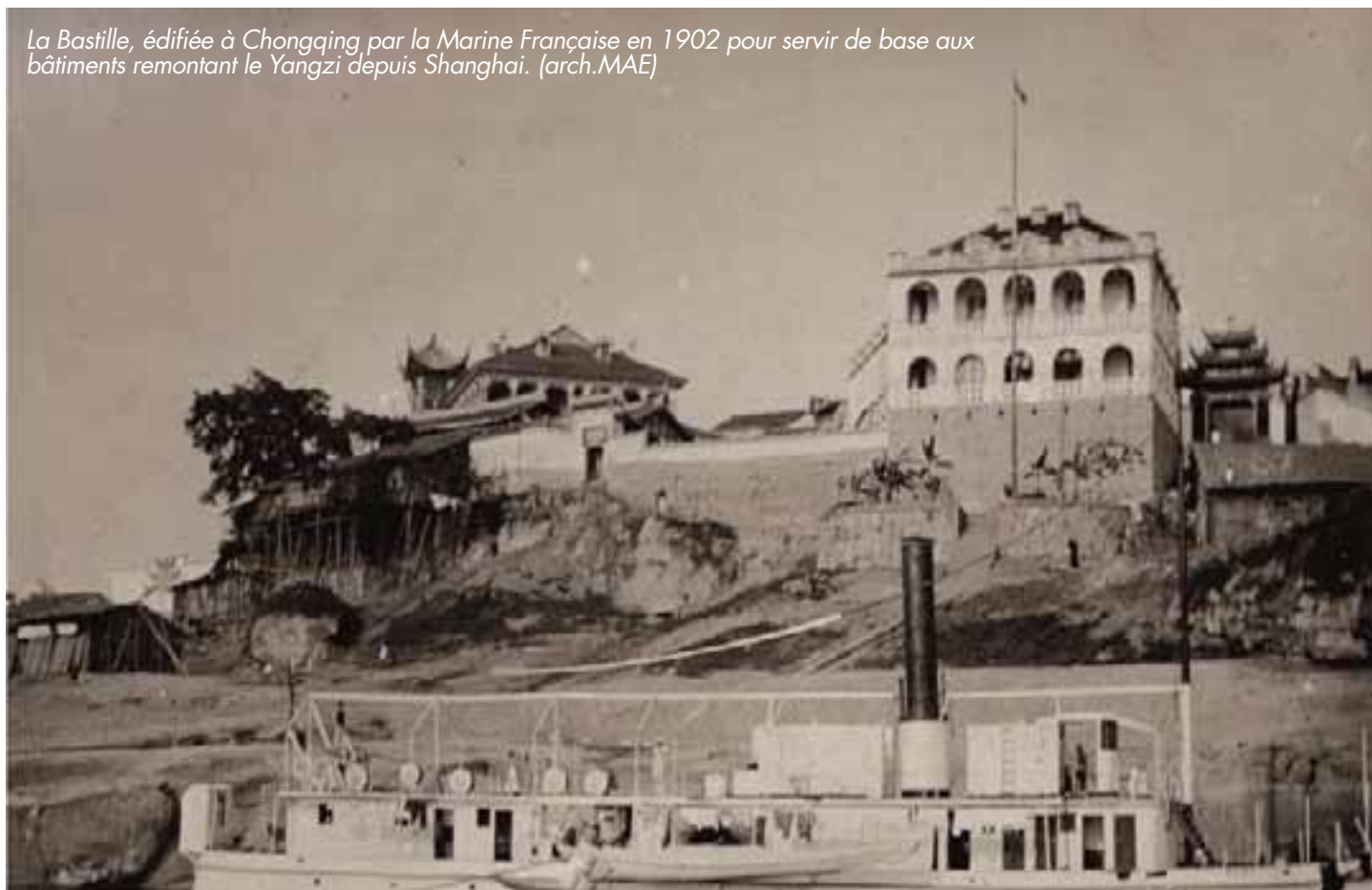
Consulat Général de Chongqing, confié à Frédéric Haas, répond à la volonté de s'implanter là où peuvent remonter les navires de Shanghai. C'est une position commerciale et militaire avantageuse, bien perçue comme telle par les britanniques, porte d'entrée des provinces du Sichuan et du Guizhou, et une base d'exploration des territoires plus à l'ouest et peu connus du haut Yangzi, vers le Tibet et les fleuves himalayens descendant vers le Tonkin. Au début du XXe siècle, une vingtaine de français y résident ; deux sociétés commerciales sont présentes :

« La compagnie des Indes et de l'Extrême-Orient » et la maison « Antoine Chiris » ; la mission catholique possède un hôpital et une école, dirigée par trois frères maristes, et s'occupe également d'œuvres de charité pour les chinois, notamment un orphelinat, un refuge pour femmes seules et un hospice pour vieillards. Les sœurs franciscaines ont ouvert de leur côté une école pour jeunes chinoises chrétiennes. Nos militaires y édifient également, dès 1902, la « Bastille », fier immeuble de facture classique au confluent du Yangzi et du Jialing pour y accueillir nos escadres remontant de Shanghai.

Le 27 mars 1900, Pierre-Rémi Bons d'Anty est nommé par décret Consul Général de France à Chongqing, où il était arrivé quelques mois plus tôt pour remplacer Frédéric Haas. Dès son arrivée, il se montre particulièrement entreprenant et soucieux de pénétrer plus avant à l'intérieur de l'ouest chinois, à l'image de l'effort déjà entrepris par le Gouvernement britannique. La percée française en Indochine prend parallèlement son plein essor à la fin du XIXe siècle avec l'arrivée de Paul Doumer comme gouverneur et la constitution à Paris d'un Ministère des Colonies. Doumer rêve de faire du Tonkin la base d'une pénétration française en Chine

>>>

La Bastille, édifée à Chongqing par la Marine Française en 1902 pour servir de base aux bâtiments remontant le Yangzi depuis Shanghai. (arch.MAE)



>>> et de rivaliser ainsi avec les britanniques et Hong Kong en ouvrant un accès vers le Yunnan et le Sichuan par le Fleuve Rouge et une voie ferrée. Les diplomates du Quai d'Orsay cherchent à freiner l'aventurisme de Doumer qui, en 1899, envisage d'engager des troupes au Yunnan.

Delcassé, le Ministre des Affaires Etrangères, envoie à Kunming en décembre de la même année, un homme expérimenté, Auguste François, promu Consul Général honoraire (la création d'un véritable Consulat n'est pas autorisée par les autorités chinoises) avec des consignes claires :

« On compte sur vous pour tenir en bride Doumer et réprimer ses écarts... Efforcez-vous de ne pas briser avec lui : je ne suis pas certain que vous serez soutenu jusqu'au bout. Evitez la casse tout en nous secondant ici où nous avons besoin de toute notre liberté et sans risque d'être gêné par des affaires en Extrême-Orient.

Il est nécessaire que vous sachiez que nous visons à rien en Chine. Notre table est mise ailleurs ; c'est au Maroc qu nous allons ».

Faciliter auprès des mandarins la construction pacifique du chemin de fer du Tonkin au Yunnan, tout en s'opposant aux visées annexionnistes des agents placés à Kunming par le Gouverneur de l'Indochine, telle est la politique difficile que mènera avec brio Auguste François. La prudence du Ministère des Affaires Etrangères est certes liée à nos priorités maghrébines, mais aussi à l'équilibre recherché avec les Anglais en Chine.

La « déclaration de Londres »,

signée le 15 février en 1896 par la France et l'Angleterre, prévoyait en effet que tous les avantages concédés à l'une ou l'autre dans le Yunnan ou le Sichuan seraient « autant qu'il dépend du gouvernement des ces deux pays, étendus ou rendus communs aux deux puissances ». En conséquence, un envoi de troupes à Kunming risquait d'être suivi d'un détachement anglais dans la même localité, ou pire : l'Angleterre, considérant rompu l'accord, pouvait s'avancer dans le Sichuan. Comme le perçoit bien Bons d'Anty à Chongqing, l'obligation d'éviter l'aventure militaire en Chine du sud-ouest

Sur la base d'un rapport en ce sens du Vice-roi Xi Liang, le Ministère des Affaires Etrangères chinois indiqua officiellement à la légation d'Angleterre à Pékin que seul pouvait être utilisé l'intitulé « consul Général pour le Sichuan en résidence à Chongqing », mais que « toute latitude était laissée à l'agent anglais de se fixer à Chengdu où il serait considéré ainsi comme se trouvant en mission permanente ». Les britanniques acceptèrent cet arrangement. Conscient de ces difficultés et souhaitant réagir rapidement à l'initiative anglaise,

Bons d'Anty, sur instruction de son ministère, passe six mois à arpenter le Hunan et le Guizhou en mission de reconnaissance. Ce n'est qu'en juillet 1907 qu'il prend effectivement possession de son poste de Consul Général à Chengdu. Il y restera jusqu'en 1916 laissant ainsi une empreinte de seize années passées au Sichuan. ■

Le présent article s'inspire du remarquable catalogue de l'exposition « la France et le Sichuan, un regard centenaire » tenue à Chengdu en octobre 2007 à l'initiative du Consul Général, Jacques Dumasy.

Dès juillet 1902, il multiplie les séjours de longue durée à Chengdu et entreprend de véritables explorations dans les vallées descendant vers le Yunnan. Ces orientations de « grande politique » ne sont d'ailleurs pas pour lui déplaire : il apprécie de plus en plus la vie dans la capitale du Sichuan, malgré une installation précaire.

a pour corollaire la nécessité d'y intensifier notre présence diplomatique et économique dans le cadre d'une compétition ouverte avec l'Angleterre. Chongqing n'est donc qu'une étape sur la route de Chengdu, l'objectif restant d'établir une jonction « pacifique » entre le Sichuan et le Yunnan et au-delà l'Indochine. Les Anglais, une fois de plus, tirent les premiers : en 1904, le gouvernement de sa Majesté envoie Sir Alexander Hoise à Chengdu avec le titre de « Consul Général au Sichuan avec résidence à Chengdu ». Mais une difficulté surgit : Chengdu est bien la capitale politique de la province, le siège des administrations et le lieu de résidence du Vice-roi mais les traités conclus entre la Chine et les puissances étrangères ne lui ont jamais accordé le statut de « ville ouverte » et elle ne peut donc pas être le siège de consulat, de plein droit.

le Quai d'Orsay donne instruction, en 1905, à Bons d'Anty, de s'installer à Chengdu. En décembre, Bons d'Anty obtient l'autorisation de rentrer en congés en France pour un an. Il y est élevé au grade de Consul Général par décret du 3 avril 1906. Dans la foulée, par décret du 1er juillet 1906, Chengdu est édifié en consulat général. Il s'agit là d'une décision unilatérale que les autorités chinoises, pour les motifs indiqués ci-dessus, ne cesseront pas de contester. Bons étant en congés, la gérance du Consulat Général de Chengdu est confiée provisoirement à Alphonse Doire qui assurait jusqu'alors la gérance de Chongqing, transformé en vice-consulat et confié à Armand Hauchecorne. De retour en Chine en janvier



Jacques Dumasy
Consul General de France
Consulat General de France
à Chengdu

Un banquier au Yunnan dans les années 1930 - Guy Lacam

Memoires Asiatiques-L'Harmattan-1994

« In Memoriam Simone Lacam Larroque morte d'un pou chinois à l'âge de trente-quatre ans »

Pour bien apprécier l'histoire de ce banquier « aventureux » comme il se qualifie lui-même, il est intéressant de remettre ce témoignage dans le contexte de l'époque.

D'après Hubert Bonin, professeur d'Histoire à l'Institut d'Etudes Politiques de Bordeaux, « Missionnaires, militaires, explorateurs, négociants ou marins, nombre de Français ont fréquenté l'empire du milieu au début du 20e siècle, mais il ne faut pas oublier que les banquiers malgré leur discrétion naturelle ont eux aussi établi des têtes de pont en Chine, et contribué au développement des relations humaines et économiques entre la France et la Chine. » Des lors, les questions que l'ont peut se poser sont : ont-ils seulement transféré leur capital d'expérience parisien sur les places marchandes asiatiques, ou ont-ils construit un savoir-faire original, enrichi des spécificités extrême-orientales. Il convient aussi d'apprécier la compétitivité des maisons françaises face à leurs rivaux britanniques, allemands, japonais et américains, et leur talent à faire évoluer leurs activités pour s'insérer dans des niches ou dans certains courants d'affaires.

Enfin ce déploiement en Chine s'est-il avéré rentable, efficace, animé par une logique d'entreprise, la consolidation d'une stratégie commerciale, et l'alimentation de profits ? Etre banquier sur des places



Guy Lacam

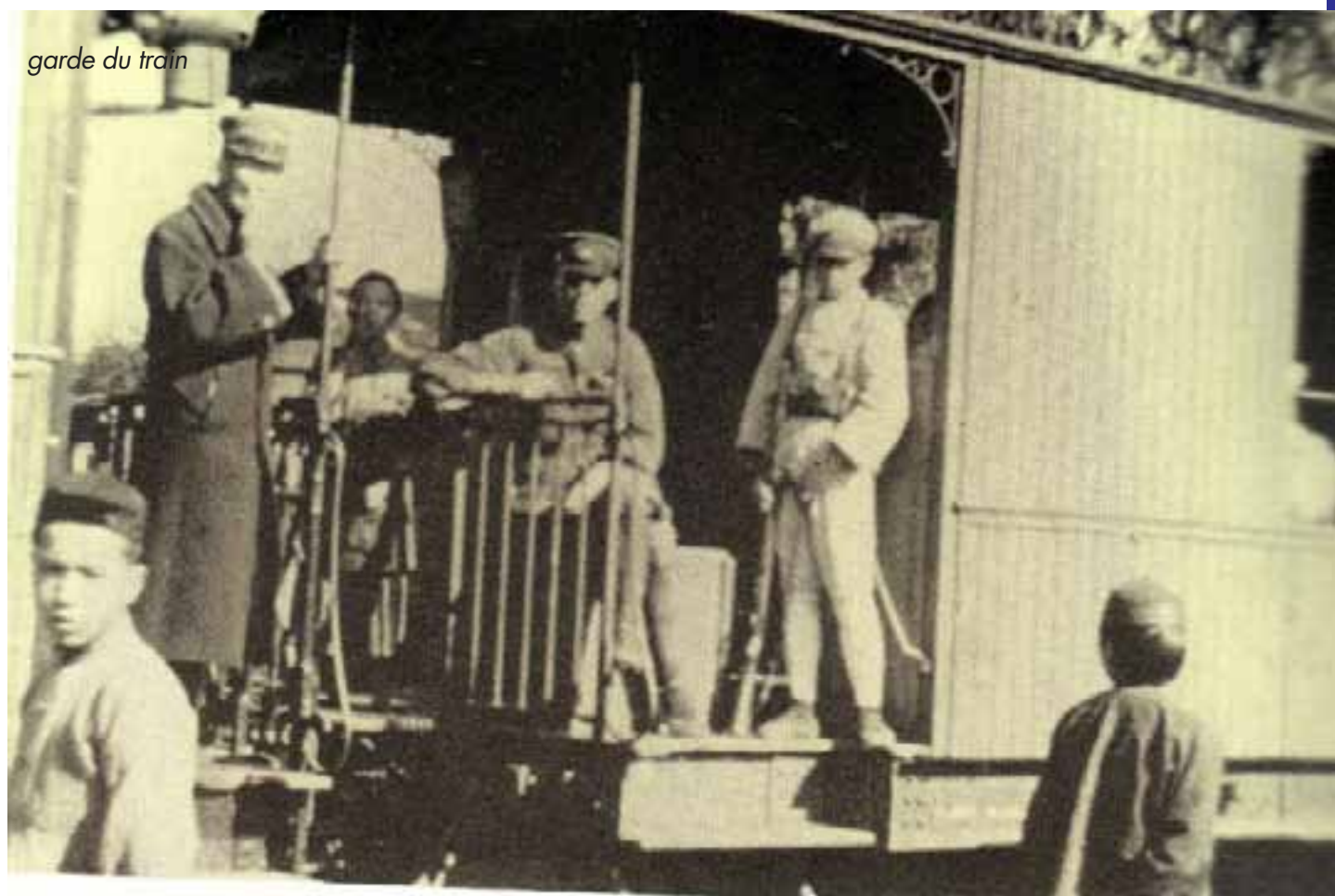
lointaines relève souvent d'un état d'esprit quelque peu « missionnaire » tant les conditions de vie y sont tout de même relativement difficiles. Ce qui pèse surtout en premier, est l'éloignement vis-à-vis de la mère-patrie et du cœur décisionnel de la maison mère. Malgré la concentration des étrangers dans des concessions nationales, malgré des liens de sociabilité certainement très forts pour compenser cet éloignement et cet isolement, il faut se rendre compte qu'être cadre dans de telles entités bancaires « exotiques » reste une aventure. L'expatriation est alors une réalité forte, à cause des relations par paquebot avec l'Europe :

le courrier, les hommes mettent longtemps à circuler. Quels que soient leur rang et leur statut au sein de la Banque de l'Indochine notamment, ces banquiers sont encore des « aventuriers ». On peut croire néanmoins que ces expatriés en Asie ont peu à peu échafaudé une microsociété au sein de laquelle ils ont pu faire évoluer leur carrière, partager leur capital d'expérience, et acquérir des soutiens techniques. Cela dit le déploiement de cette communauté bancaire reflète à l'époque l'expansion des entreprises françaises en Asie du Sud-est.

La seule banque dotée

d'une stratégie asiatique est pendant longtemps le Comptoir d'Escompte de Paris qui déploie des agences en accompagnant le négoce dans ses mouvements de lettres de change et de demandes de crédit. C'est donc lui qui est le symbole des banquiers pionniers en Chine. Il a fallu attendre la création de la Banque d'Indochine en 1875 pour qu'une véritable spécialiste de l'Asie soit mise en place au sein de la communauté bancaire française. Le Comptoir d'Escompte de Paris lui transmet d'ailleurs son fonds de commerce en Indochine. En fait, le conseil d'administration de la Banque de l'Indochine rechigne à gaspiller ses fonds pour prospecter le marché chinois qu'il juge hasardeux, peu rentable et surtout fortement concurrentiel puisque les intérêts britanniques y dominent. Plus tard, la Banque de l'Indochine fédère aussi en Asie les intérêts de l'ensemble de la communauté bancaire française, surtout quand le Crédit Lyonnais et la Société Générale rejoignent son capital au début du 19e siècle. Elle sera très présente à Hong Kong, et à Shanghai, deux pivots de sa participation aux flux de devises et de métal précieux : beaucoup d'argent-métal (piastres-argent ou lingots) est encaissé, ce qui sert de levier aux prêts. >>>

garde du train



>>> Grace aux liquidités fournies par le siège de la Banque de l'Indochine à Saïgon ou accumulées au fil des ans, une masse de l'activité de crédit réside dans le financement du commerce de gros chinois lui-même, directement ou par les banques autochtones, surtout des avances sur marchandises : opium, cotonnades, soies filées, etc. Les banquiers ont pour clients de petites banques locales qui leur empruntent de quoi assurer le paiement des livraisons effectuées par les marchands de l'intérieur : cocons de soie, tissus, porcelaines, ainsi que le thé. Ces banques leur remettent des billets à ordre, par le biais des intermédiaires chinois qui travaillent pour eux, les fameux « compradores ». Ceux-ci sont seuls à même de jauger la qualité des risques constitués par les banquiers et marchands autochtones au sein de cet empire du commerce gigantesque : rémunérés par

des commissions sur affaires, ils en garantissent souvent la bonne fin et, en tout cas, ils constituent, par leur réseaux et leur réputation, des outils déterminants de l'économie bancaire en Chine, pays où les garanties bancaires classiques sont rares. Il faut donc une bonne dose d'expérience pour gérer non seulement les circuits de devises et de traites à l'échelle internationale, mais aussi ces relations avec le monde marchand chinois : cela explique que le nombre de ces responsables accomplissent une large partie de leur carrière en Asie, puisque leur capital savoir-faire est irremplaçable.

La vie quotidienne des banquiers est ainsi remplie de la gestion des flux de traites commerciales, des opérations de change, avec surtout : livre britannique, argent-métal, monnaie chinoise (tael-argent). Dans les années 30, la

Banque de l'Indochine traduit la prospérité du déploiement du savoir-faire bancaire français outre-mer. C'est une part de l'identité du capitalisme français que cette maison représente, et qui dispose de têtes de pont robustes sur le pourtour chinois par le biais de la « pénétrante » du Yunnan, ou par le biais surtout des deux places de Hong Kong et Shanghai. Le livre du banquier Guy Lacam est un témoignage de la découverte d'une cité chinoise, Yunnan-Fou, et d'une région, le Yunnan alors gouvernée par le général Long-Yune qui sera l'un de ses principaux interlocuteurs.

Tout commence avec le chemin de fer qui relie Haiphong à Yunnan-Fou, extraordinaire exploit technique, cher payé, qui emporte auteur et lecteur au cœur d'un monde qui appartient à un autre temps. Un des passages du livre

est, à mon avis, tout à fait édifiant quant à la façon dont les affaires se traitaient à l'époque, et comment le banquier intervenait. Il s'agit d'une vente d'armes de la manufacture Herstal-St Etienne au général Long-Yune. On parle de l'achat de mortiers Brandt et de mitrailleuses lourdes de 15 mm. Ce n'est qu'après trois ou quatre négociations que le contrat fût conclu. L'auteur, banquier se souvient d'avoir signé, hors contrat, une lettre de commission de cinq millions de francs en faveur du général contractant, et en outre le bénéficiaire recevait une limousine de marque Citroën. La banque intervenait à titre de garante. Elle garantissait aux Yunnanais la livraison des armes commandées aux dates prévues par le contrat et aux vendeurs les paiements, étalés sur quatre ans aux échéances stipulées. Nénmoins cette dernière garantie imposait à la banque >>>

>>> beaucoup de prudence car le général Long-Yune avait démonétisé sa monnaie, émise sous forme de billets de banque, deux fois au cours des cinq dernières années. Mais les délais impartis aux porteurs pour échanger leurs coupures démonétisées contre de nouveaux billets se situaient entre quarante-cinq et soixante jours. Nombreux étaient les porteurs d'anciens billets, qui se voyaient forclos, et les réserves monétaires du général Long-Yune s'accroissaient à chaque opération d'une manière considérable.

L'agence rapatriait à Hanoï les recettes de la Compagnie du Chemin de Fer réalisées sur le territoire Yunnanais. De plus, huit cent tonnes d'opium passaient chaque année en contrebande. Les contrebandiers demandaient à être payés en piastres métalliques qu'ils échangeaient à l'agence en monnaie locale pour refaire leur trésorerie. Pour se procurer des billets Yunnanais, la banque faisait des opérations spéculatives sur les marchés de Shanghai et de Hong Kong. Pour cette négociation, il fallait établir la composition de la garantie avant de signer la lettre de caution. Des palabres interminables se déroulèrent entre l'auteur et l'un des généraux commis dans l'achat pour arriver à un accord car le montant de la commande d'arme représentait une somme considérable. Guy Lacam dit à ce sujet « Il convient de savoir faire preuve de patience, d'une patience qui donne l'idée de l'infini. ». A noter que l'or ne circulait pas en Chine dont le système monétaire était fondé sur un monométallisme « argent ». Finalement, les acheteurs proposèrent de déposer à

la banque vingt tonnes de lingots d'argent pour un montant convenable couvrant une partie de la garantie à condition que soient également acceptés pour le reste des billets neufs. A cet effet, l'agence demanda en Indochine à la Maison Fichet de construire au milieu de la pelouse derrière l'agence, une chambre forte en béton armé munie d'une fermeture à combinaison ad hoc. Les Chinois ayant omis de fournir des caisses scellées, l'agence ne considéra pas cet argent comme

éviter des griffes de sa belle famille, une jeune française originaire de Lyon qui avait épousé un Chinois poursuivant des études dans cette ville. La belle famille chinoise refusant de la recevoir comme la première femme, et même comme la femme troisième, elle va être traitée en esclave pendant deux ans. Grâce à l'auteur, et à son épouse, son évvasion par avion est organisée, et réussie. Guy Lacam a bien sûr vécu sur place, la montée du communisme en Chine, et il dit très franchement ce qu'il pense

présenta devant Yunnan-Fou avec quelques milliers d'hommes seulement. Si son armée en avait compté vingt-cinq mille, il aurait eu le temps de prendre la ville, et de s'y retrancher.

Mao-Tse-Toung n'aurait pas été ce qu'il fût s'il n'avait compris que pour réaliser ses desseins il devait se forger une image de marque, et pour s'imposer aux côteries qui s'agitaient autour de lui, il devait prendre la stature d'un homme providentiel à la fois organisateur de la victoire, et Grand Timonier, sage et prophète. Il se plaçait ainsi au-dessus du peuple, appelé à revêtir le bleu de chauffe, et jouirait d'un prestige hors pair, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Chine. D'où le Petit Livre Rouge, et le récit épique de la « Longue Marche ».

Il faut aussi rendre hommage à l'auteur qui, né en 1904, a écrit ce témoignage alors qu'il devait avoir plus de quatre-vingt ans. Il a longtemps travaillé au service de la Banque d'Indochine, à Yunnan-Fou mais aussi dans le cadre de missions économiques dans le Pacifique, et en Indochine.

Son livre nous convie à réfléchir sur la façon dont nous comprenons les relations avec un pays pour lequel la France n'est plus désormais qu'un maillon faible dans la chaîne de ses interlocuteurs. ■



Yunnan-Fou
(rue principale)



Yunnan-Fou (rue secondaire)

une garantie mais comme un dépôt à vue d'un quelconque client, et elle acheta sur le marché tous les effets de commerce qu'elle pouvait raffler à des cours imbattables. Les bénéfices de l'agence représentèrent grosso-modo vingt-cinq pour cent des exportations de la province. Conséquences directes : la monnaie Yunnanaise se déprécia de plus de cinquante pour cent en un mois tandis que les prix flambaient. Autre épisode plutôt rocambolesque qu'il raconte est relatif à la sollicitation secrète du Consul français de Tchoung King pour faire

de l'épisode de la « Longue Marche ». En substance pour lui la « Longue Marche » n'a jamais existé en tant que mouvement militaire préconçu. Le coup de main tenté par Mao-Tse-Toung sur Yunnan-Fou conduit à trois conclusions qui permettent de rejeter l'authenticité de la « Longue Marche ». La première c'est que le mouvement de reflux vers l'ouest commença bien avant 1934. La seconde, c'est que Mao n'avait pas encore de stratégie bien définie. Il lui fallait trouver un réduit pour regrouper ses partisans. La troisième, c'est qu'il se



Michel Nivelles

Membre du Souvenir Français
Résident de Shanghai

Les écrivains de l'Indochine

L'EPOPEE INDOCHINOISE DE PIERRE BOULLE

20 février 1912 – 31 janvier 1994

C'est une histoire incroyable, mais elle est pourtant vraie et c'est elle qui va décider de la future carrière d'écrivain de Pierre Boule, que rien ne prédisposait à la littérature. Cette folle épopée est le sujet de son livre "Aux sources de la Rivière Kwai".

Né en 1912 à Avignon, après des études scientifiques et un diplôme d'ingénieur en poche, il part en 1936 pour la Malaisie où il rejoint une plantation d'hévéas britannique.

Dès la déclaration de guerre de 1939, volontaire pour partir sur le Front, il se rend auprès du Consul Français de Singapour, qui le renvoie à son collègue de Saïgon. Il est mobilisé sur place et est envoyé dans le Nord-Annam pour y recenser les chevaux, sans savoir si c'était pour les manger ou les envoyer sur le Front. Juin 1940 la France s'effondre. Notre héros est envoyé sur la

frontière siamoise à la tête d'un peloton d'automitrailleuses. Peu de combats, mais c'est pour lui la découverte des charmes du Laos. De retour à Saïgon en juin 1941, il est toujours à la recherche d'un visa pour l'Angleterre, 'avide d'échapper à une pénible atmosphère de résignation et de défaitisme'. En août, il peut enfin partir pour Singapour où il signe devant François de Langlade son engagement dans la France Libre. Après un stage auprès des Services Secrets britanniques et un débarquement raté sur la côte indochinoise, l'invasion des Japonais par le Nord de la Malaisie début décembre 1941 va provoquer la fuite de tout le service vers Rangoon, première escale avant de rejoindre la mission à Kunming dans le Sud de la Chine. Mais l'aviation japonaise veille et les vols vers la Chine sont interdits.



Que faire pour pouvoir continuer la lutte ? La chance va sourire à notre jeune planteur: les Anglais recherchent un convoyeur pour une superbe 'Buick' qu'il faut livrer au consul de Kunming. Il n'hésite pas une seconde et le voilà parti pour une randonnée incroyable sur les pistes birmanes. Rangoon, Pegou, Toungoo, Mandalay, puis l'ascension vers Lashio et la Chine à travers d'extraordinaires paysages. Traversée de la Salween et du Mékong, 'petit torrent aux eaux limpides'. Après cinq jours de voyage, la Buick, un peu poussiéreuse, arrive à Kunming. Toujours désireux d'en découdre avec l'ennemi, Pierre Boule va imaginer de descendre par le fleuve vers Hanoï pour y monter une cellule de résistance anti-japonaise. Après une escale à Mongtseu, c'est la traversée à dos de mulets

de la haute région chaotique du Sud Chinois. En mai 1942, il rejoint enfin les bords de la rivière Nam Na, au coeur des hautes vallées embrumées et froides de la frontière tonkinoise. De là, il a prévu de s'abandonner au gré des flots sur un radeau de bambous qui devrait l'ammener jusqu'à Hanoï en dérivant sur les cours tumultueux de la Nam Na, de la Rivière Noire et enfin du Fleuve Rouge sur près de cinq cents kilomètres. Le fragile radeau pris dans de furieux rapides, va finir par se briser, laissant notre héros à moitié noyé sur une berge sablonneuse. Des paysans vont le recueillir et l'accompagner au poste militaire de Laichau. Nouvelle angoisse : si le chef de poste est gaulliste, il est sauvé.; s'il est pétainiste, c'est la fin du voyage. Au terme d'un cordial et copieux dîner où Boule se

croit sauvé, le commandant se lève et déclare: 'Je suis fidèle au Maréchal et je considère les Français Libres comme des égarés'... Pierre Boule est conduit en prison et c'est menottes aux mains qu'il rejoint enfin Hanoï, but de son incroyable épopée. En octobre 1942, après un rapide procès, le lieutenant Boule est déclaré coupable de trahison, est dégradé, déchu de la nationalité française et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il rejoindra la poignée de Français Libres emprisonnés par l'administration de l'Amiral Decoux. Transféré en juin 1943 à Saïgon il s'évadera grâce à la complicité de ses geoliers. C'est dans le calme bien mérité d'une chambre parisienne qu'il entamera sa nouvelle vie d'écrivain et livrera au monde ses chefs-d'oeuvre bien connus, 'Le Pont de la Rivière Kwai' et 'La Planète des Singes



François Doré
Librairie du Siam et
des Colonies - Bangkok
librairiedusiam@cgsiam.com

L'ŒIL DU CONSUL ET LE PONT DE CHAINES DE LOU-TIN-KIAO

(aujourd'hui Luding dans le Sichuan)

En 1904, quittant Yunnanfou en direction du Nord, Auguste François entreprit un voyage dont le récit fut à l'époque publié dans plusieurs revues (notamment Le Monde Illustré du 19 novembre 1904). Il traversa d'abord le Kien-Tchang, territoire des tribus guerrières des Lo-Lo, appellation méprisante sous laquelle les Chinois désignaient l'ethnie des Yi dont les tribus les plus indépendantes ont presque entièrement disparu aujourd'hui.

Auguste François effectua ensuite une reconnaissance dans ce que l'on appelait alors les Marches du Tibet, une région à la population mi-tibétaine michinoise englobée depuis dans la province chinoise du Sichuan. Ta-Tsien-Lou, dénommée aujourd'hui Kangding, y était le siège de la province ecclésiastique du Tibet, administrée par la Société des Missions étrangères de Paris.

C'est au cours de ce voyage que le consul réalisa au pont de Luding, dont il fit la description, la fameuse photo conservée au musée Guimet qui fut révélée par L'œil du consul avant de faire le tour du monde. Elle a fait la couverture de plusieurs ouvrages en France, en Angleterre et aux Etats-Unis ainsi que l'affiche d'une biennale de photographie en Allemagne. Elle figure aussi sur une bannière de 5 mètres de haut dans le tout nouveau musée de Millau consacré aux ponts. Le pont de Luding est doublement célèbre dans l'histoire de la Chine. En 1863, les impériaux



Auguste François (1857-1935), après un début dans l'administration départementale en France, fut en 1885 rattaché au Ministère des Affaires étrangères. En 1886, il s'embarque avec Paul Bert pour le Tonkin. D'abord résident à Son-Tay, il devient chef de cabinet du Résident Général Bihourd. Après différentes missions à Paris, il est en 1893 envoyé comme consul au Paraguay. En 1896 il retourne en Extrême-Orient comme consul, d'abord à Longzhou (Guangxi) puis jusqu'à 1904 à Yunnanfou au Yunnan où il est aussi délégué du gouvernement pour le chemin de fer. En 1900 et en 1903, à l'occasion de soulèvements xénophobes, il y vécut des épisodes dramatiques. Au long de ses voyages dont il donna des récits savoureux, François réalisa de nombreuses photographies et même des séquences cinématographiques, sans doute les premières tournées en Chine. Depuis une dizaine d'années, français comme chinois manifestent un grand intérêt pour l'ancien consul français et pour son œuvre.

L'Association Auguste François (<http://aug-francois.chez-alice.fr>) a été créée en 1990 pour faire connaître celui dont elle porte le nom ainsi que son œuvre. Pierre Seydoux, petit-neveu d'Auguste François, en est le secrétaire depuis sa création et a contribué cet article pour la Lettre du Souvenir Français.

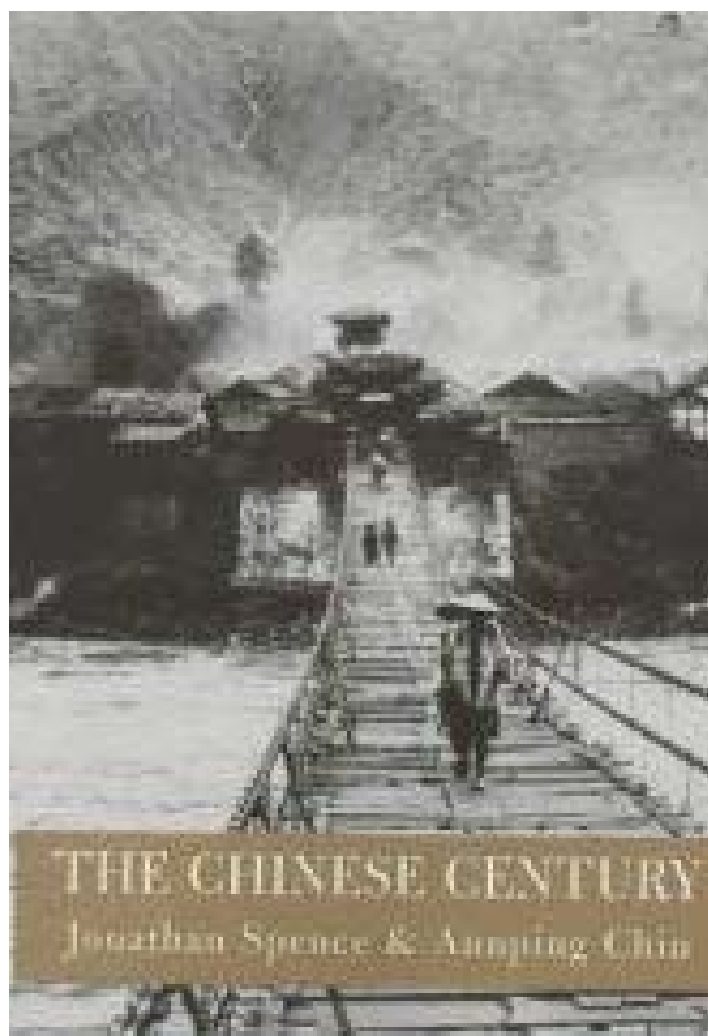
chinois y infligèrent une sanglante défaite aux Taiping. En revanche, en 1935, au cours de la Longue Marche, les communistes, échappant ainsi au massacre, réussirent à franchir le pont défendu par les nationalistes. Cet épisode devenu légendaire a été reconstitué dans un film et immortalisé par des timbres. Laissons à Auguste François le soin de nous décrire le Pont de Luding. « Ce pont, l'une des merveilles de l'Asie, est le seul passage qui donne accès au Tibet par la province du Sseu-Tchouen.

Il est élevé de vingt mètres sur le Tong-Ho qui, en cet endroit, prend les allures d'un torrent terrible. Sa largeur est à peu près semblable à celle de la Seine. Deux pagodes s'élèvent aux extrémités.

Ce pont n'a qu'une seule arche. Il n'est construit ni en pierre, ni en bois, mais en fer. Mais le fer est employé là sous une forme inattendue qui ne le fait ressembler en rien à notre pont Alexandre III.

Neuf immenses chaînes longues de cent cinquante mètres sont tendues côte à côte sur d'immenses supports de bois placés de chaque côté du Tong-Ho. Un tourniquet permet de les tendre ou de les détendre à volonté. Ces neuf chaînes de fer forgé sont composées d'anneaux dont les barres tordues sont grosses comme le poignet. Leur solidité est à toute épreuve. Pour permettre de passer sans être obligé de se livrer à de trop périlleux exercices

>>> d'acrobatie, des planchettes sont disposées de distance en distance dans le sens de la largeur. Un garde-fou, composé de chaque côté de trois chaînes semblables à celles du plancher, complète ce monument étrange et unique au monde. Les Chinois et les Tibétains sont fiers, à juste titre, de ce pont. Ils le franchissent, pourrait-on dire, avec vénération. Malheureusement, les Européens, par manque d'habitude sans doute, ne s'y trouvent pas très à l'aise. Mgr Girardeau, évêque actuel du Tibet, dont la résidence est à Ta-Tsien-Lou, me disait qu'il n'avait jamais pu le passer sans appréhension. La mobilité du pont est en effet extraordinaire, les chaînes sont agitées sans cesse par le vent violent qui suit le cours du torrent ; c'est un balancement criard, un bruit de ferraille digne de l'enfer. Les pas des piétons sont hésitants sur les planchettes de bois mal assujetties aux chaînes et qui suivent leur balancement. Les parapets, également en chaînes, au lieu de fixer votre marche, semblent vous entraîner vers l'abîme qui mugit sous vos pieds. Une autre particularité de ce pont, et non des moindres : chacune des chaînes qui le compose est la propriété d'une province ou d'une région chinoise. C'est ainsi que si un mailon vient à casser ou menace de se briser sous l'effort de la tension, la province à qui appartient la chaîne est tenue d'en effectuer immédiatement la réparation. Il va sans dire qu'en Chine, où l'administration est si complète et si minutieuse, on a prévu l'inconvénient des lenteurs des ingénieurs provinciaux à qui incomberait le soin de réparer les avaries. Aussi, une commission



commission mixte résiderait à proximité, à Ta-Tsien-Lou je crois, et les délégués des provinces formant une commission semblable à la commission européenne du Danube, procéderaient-ils sans retard à la réparation du pont aussitôt que le besoin s'en fait sentir.

Ainsi, le pont de Lou-Tin-Kiao est véritablement une construction nationale. L'empereur de Chine, qui le connaît, daigne y prêter, dit-on, une attention toute particulière. » ■



Pierre Seydoux
Secrétaire Général de
l'Association Auguste Francois

Chronique historique de la présence française en Chine

Le Corps expéditionnaire de Chine: la genèse

Dans l'ouverture « forcée » de la Chine, le corps expéditionnaire de Chine a joué un rôle primordial dont nous retracerons les étapes importantes en deux articles (le deuxième article paraîtra le mois prochain) : une épopée qui a démarrée dans le sud par l'arraisonnement d'un navire et s'est terminée dans le nord par l'invasion de Pékin, mais qui a utilisé Shanghai et sa région comme base d'appui importante portant à un moment le nombre de soldats qui y étaient stationnés – anglais et français confondus – à 7000 !

Le traité de Tientsin (Tianjin) :

Tout commença à Canton le 8 octobre 1856 lors de l'arraisonnement par les autorités chinoises de la lorch « Arrow », bateau de style portugais utilisé pour le cabotage sur la côte de Chine, et qui battait pavillon anglais. Les lois internationales ayant été bafouées et les négociations de libération de l'équipage ayant échouées par la voie diplomatique, c'est la marine anglaise, sous le commandement de l'amiral Seymour et avec le concours de la marine française dirigée en Chine par l'amiral Guérin, qui règlera la chose de la manière forte.

La marine anglaise décide d'envoyer un corps expéditionnaire de 5000 hommes et le baron Gros, envoyé spécial de l'empereur Napoléon III, se joint à l'expédition avec quelques bâtiments de la Royale.

Le 29 décembre 1857, un contingent de 1300 français prêtent main forte aux anglais dans l'opération de débarquement à Canton où ils rencontrent une force de 15.000 réguliers chinois rapidement dispersés. Le vice-roi Yeh est fait prisonnier et envoyé en exil à Calcutta. Lord Elgin, aidé du baron Gros, entame alors à Shanghai avec le successeur de Yeh des négociations visant à mieux ouvrir les ports aux règles du commerce

international. Les négociateurs chinois tergiversent et de guerre lasse, les plénipotentiaires européens menacent d'aller porter les hostilités au nord, près de la capitale. Les deux flottes gagnent le nord et jettent l'ancre faces aux forts de

auquel répond l'artillerie de marine sous le commandement de Seymour et de l'amiral Rigault de Genouilly. Les forts et leurs pièces sont foudroyés et les troupes de marine débarquent afin de déloger les occupants des forts.



le général Cousin Montauban

Takou (Tanggu) qui gardent l'entrée du fleuve Pei-Ho, fleuve qui remonte jusqu'à Tong tchou (Tongzhou), à quelques dizaines de kilomètres de Pékin, en passant par Tientsin. Le 19 Mai 1858, la flotte alliée avance dans l'embouchure sous le feu nourri des forts,

L'explosion d'une poudrière permet la victoire et les troupes remontent alors vers Tientsin dont elles s'empareront le 31 Mai.

Les émissaires alliés entament alors des pourparlers avec les commissaires chinois, à l'extérieur des remparts de la vieille ville

chinoise de Tientsin.

Une des exigences des alliés est de pouvoir accéder à la capitale afin de pouvoir à l'avenir négocier directement avec le gouvernement impérial et éviter ainsi les intermédiaires provinciaux.

Le 4 juillet, le traité - qui portera désormais le nom de traité de Tientsin - est signé par les plénipotentiaires chinois. La ratification par l'empereur est remise à plus tard, et les troupes alliées se replient sur Shanghai, qu'elles atteignent le 30.

Une ratification qui ne vient pas et se double d'une défaite.

Le 20 Juin 1859 l'ambassadeur anglais Bruce et le français de Bourboulon se présentent à l'embouchure du Pei-Ho dans l'espoir de remonter jusqu'à Pékin faire ratifier par l'empereur les clauses du traité de Tientsin.

Les anglais n'ont déplacé qu'une simple escorte pour accompagner les ambassadeurs : 3 vaisseaux et 11 canonnières. Les français disposaient de la corvette à batterie « Duchayla » et d'un aviso, le « Norzagaray » ainsi qu'une compagnie de débarquement. Ils trouvèrent les défenses des forts de Takou particulièrement renforcées de part et d'autre du fleuve, avec de surcroît 3 redoutables estacades bardées de chevaux de frise en fer. >>>



>>> Dans la nuit du 24 au 25 juin, les navires de la flotte anglo-française s'aventurent dans le fleuve et subissent alors le feu croisé des deux forts.

L'amiral Hope, dirigeant l'opération, est grièvement blessé et le commandant français Tricault prend alors l'initiative de débarquer et se lance à l'assaut des fossés entourant les forts, ceci afin de créer diversion pendant que le gros des troupes se retire.

Le 25 au matin, les alliés firent leurs comptes : c'était un désastre, 450 hommes étaient hors de combat, les français avaient perdu le cinquième de leurs effectifs et les dirigeants étaient blessés... Les « Barbares » avaient perdu la face et le traité de Tientsin était loin d'être ratifié, en bref cet échec remettait en cause la présence même des occidentaux en Extrême-Orient. L'affaire fit grand bruit

dans les chancelleries et aussi bien Napoléon III que la reine Victoria comprit que cette action ne devait pas rester impunie.

La mise sur pied du Corps expéditionnaire.

Napoléon III mit sur pied une équipe dont la tâche était de préparer un corps expéditionnaire dont la stratégie devait être parfaitement coordonnée avec la Royal Navy et dont l'équipement serait adapté au terrain.

La marine commanda la construction de canonnières et 3 grands navires à vapeur furent achetés pour le transport des troupes. Le recrutement de volontaires de toutes les unités fut organisé de toute hâte et il ne resta plus qu'à nommer un commandant en chef.

Ce fut le général Fleury, aide de camp de Napoléon III qui suggéra à l'empereur de nommer le général Cousin Montauban. Cousin

Montauban était un homme de 63 ans, avec une longue carrière militaire derrière lui : issu de Saumur, il eut très tôt une formation inter-armes. Il commanda brillamment la subdivision de Mostaganem, puis celle d'Oran et se rendit particulièrement célèbre en capturant Abd-el-Kader sur la frontière marocaine en 1847. Il fut nommé général de brigade en 1851 et commanda alors plusieurs grandes unités en France. Le général accepta la tâche et ses dernières prérogatives furent définies par décret le 15 décembre 1859.

Le Corps Expéditionnaire était créé, il comprenait 8000 hommes, répartis en 1 bataillon de chasseurs, 2 régiments de ligne, 1 régiment d'infanterie de marine, 2 compagnies du génie, 4 batteries d'artillerie, et des détachements de gendarmerie, de cavalerie, du train ainsi que des ouvriers et un

service de santé.

Le tout se trouvait embarqué sur 42 bâtiments à hélice, 6 bâtiments à roue, 13 bâtiments à voile, 20 navires pour la remontée du Pei-Ho ainsi que 83 navires de transport loués ou nolisés.

A leur côté, les anglais avaient mobilisé 12.000 hommes, répartis sur une flotte de 87 navires militaires flanqués de 135 navires de commerce nolisés.

L'armada était lancée et rien n'allait plus l'arrêter.....(à suivre) ■



Charles Lagrange
Membre du Souvenir Français
Résident de Pékin

Monseigneur Forcade, sacré évêque à Hong Kong

Théodore-Auguste Forcade est membre de la société des Missions Etrangères ; sa carrière religieuse est riche et mouvementée. Envoyé au Japon, il se sert de Hong Kong comme base arrière face à l'hostilité des autorités de l'archipel nippon. Le 21 février 1847, il est sacré évêque de Samos... dans la colonie britannique.

Le parcours de Forcade est celui d'un nomade. Né à Versailles en 1816, il est professeur au séminaire en 1838 et ordonné prêtre l'année suivante. Mantes, Sucy, Paris sont les premières destinations hexagonales du jeune religieux qui aspire à d'autres horizons. Il entre aux Missions Etrangères en 1842 et part immédiatement pour l'Extrême-Orient sans destination précise. Il est un temps à Macao, puis sur les îles Riu-kiu au large du Japon, avant de tenter une entrée sur l'archipel nippon. C'est un échec : surveillé par les autorités, il n'a aucun contact avec la population.

Hong Kong devient donc la base arrière de ses opérations. En 1846, Théodore-Auguste Forcade est nommé vicaire apostolique du Japon et évêque de Samos, cette dernière charge étant purement honorifique. La cérémonie a lieu à Hong Kong le 21 février 1847. Le Père Libois, présent à la cérémonie, prédit : «Voilà Mgr Forcade sacré mais que d'obstacles lui restent à vaincre pour qu'il puisse travailler au salut de son troupeau». Prudent et surtout échaudé par sa première expérience nippone, le nouveau prélat préfère attendre à Hong Kong que «les canons anglais et américains aient ouverts le



Japon". Intenable, il repart et sillonne l'Indochine, revient en France, passe à Londres et séjourne à Rome où il récupère une nouvelle

charge : pro-préfet apostolique de Hong Kong. Ce cumulard s'intéresse à cette nouvelle fonction plus qu'à toute autre. C'est là qu'il est

remarqué par son zèle. Il facilite l'arrivée des sœurs de Saint-Paul de Chartres dans la colonie anglaise, et par conséquent l'établissement de premier orphelinat de la Sainte-Enfance. Sa sœur, Calixte Forcade, dans les ordres sous le nom d'Alphonsine est par ailleurs la Supérieure de cette maison. Son œuvre au Japon est nettement plus laborieuse et lui attire beaucoup d'ennuis. En 1851, il négocie avec les Jésuites et leur cède l'évangélisation du Japon. Un accord qui outrepassa ses attributions et le contraignit à la démission de son vicariat, mais aussi des Missions Etrangères. Il continue toutefois une brillante carrière, de la Guadeloupe à Nevers, et termine archevêque d'Aix. Il s'éteint en 1885, du choléra contracté auprès de ses malades. ■

Sources et crédits photographiques : Archives des Missions Etrangères de Paris ; Francisque Marnas, 'La religion de Jésus ressuscitée au Japon', 1897



François Drémeaux
Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français